

par des mots écrits, par des sons orchestrés, par des pierres taillées, par des lignes ou par des couleurs, cette sensibilité est une. Toute la question, par delà les habiletés techniques, est toujours et partout d'avoir de l'âme. C'est parce que les Ombriens en ont beaucoup qu'ils nous paraissent si nouveaux, si jeunes après tant d'années. J'ai essayé de dire comment, sans avoir la prétention de noter autre chose qu'une impression à moi personnelle, — et je me hâte de terminer ces notes pour retourner au Palais communal, avant de partir, me caresser une fois encore les yeux à ces nobles peintures.

XIV

Assise, le 10 novembre.

J'ai passé plusieurs jours à Pérouse, emprisonné par le mauvais temps, dans un hôtel anglais, tenu par des Anglais, habité par des Anglais. Avec la brume qui montait de la vallée et les terribles rafales d'eau qui battaient les vitres, je pouvais m'imaginer être de nouveau dans un coin de la grande île, retiré dans une de ces villes du Border, comme Carlisle ou Keswick, propices aux longues lectures et aux méditations sérieuses. De fait, la bibliothèque de cet hôtel abondait en *diaries* de toutes sortes, écrits par des Anglais et des Anglaises sur les moindres petites cités, non seulement de la Toscane et de l'Ombrie, mais des Marches, mais de la Pouille et de la Terre d'Otrante, où je serai la semaine prochaine. Il est certes aisé de plaisanter ce genre de litté-

rature, où les naïves anecdotes personnelles tiennent beaucoup de place, beaucoup de place aussi un humour un peu puéril et sur lequel on se blase vite. Il consiste dans une ironie appliquée d'habitude aux camériers, aux cochers, aux cicerones et souvent aux petits insectes tourmenteurs, discrètement flétris par de pudiques *misses* sous le nom abstrait et convenable d' « incurie italienne » ! Tous les partis pris inhérents à la race anglo-saxonne s'y retrouvent aussi, notamment la révolte protestante contre le catholicisme et une colère devant la religion du Midi, devant cette prière où l'imagination s'ajoute à la conscience pour la parer de poésie sensible. En revanche, quelle puissance d'activité individuelle supposent ces livres ! Le goût du détail précis, la passion de la culture y sont admirables, et aussi l'amour intellectuel de l'Italie, l'irrésistible fascination que cette terre de soleil exerce sur les voyageurs venus du brouillard. Un côté essentiel de la poésie anglaise, d'ailleurs, s'explique uniquement par cette Italie, et dans Byron, et dans Shelley, et dans Keats, et dans les Browning, et, plus près de nous, dans le délicieux génie de femme à qui nous devons *An Italian Garden*. Tout en relisant quelques-uns de ces vers

retrouvés parmi ces nombreux journaux de route et méditant tour à tour sur l'intime musée ombrien et sur l'italianisme de ces belles œuvres du Nord, j'attendais qu'il fit un ciel assez doux pour convenir au pèlerinage d'Assise, non pas seulement afin d'éviter l'inconfort physique, — on s'y habitue vite après quelques semaines de voyage, — mais surtout parce que la ville de saint François ne peut être abordée et sentie qu'avec certaines nuances de lumière. Il y faut comme une clarté d'idylle, tant la figure du grand saint, qui prêchait les oiseaux et les poissons parmi les fleurs, évoque avec elle l'image de toutes les sérénités de la nature.

J'ai eu enfin la joie de le voir ce matin, cet horizon, nettoyé de ses nuées, et j'ai pu partir vers la colline où se dresse une des capitales de la Vie spirituelle, par un jour digne de sa légende. L'azur pâle, un faible azur qui disait l'approche de l'hiver, se reflétait dans l'eau des grandes pluies de la dernière semaine, encore prise dans les sillons. L'orage avait donné à la campagne comme un premier coup meurtrier et les feuilles d'or jonchaient ces sillons trempés de cette eau irisée. Les oliviers, avec

la finesse idéale de leur feuillage, étaient seuls verts, mais qui ne sait que cette verdure presque grise n'a pas le coloris d'une végétation vivante? De la neige brillait sur les Apennins au loin, et, dans les gorges, des nuages blancs floconnaient emprisonnés. C'était un matin lumineux, doux et triste; un vrai temps de pèlerinage, et j'avais entre les mains, en passant le Tibre qui roule dans cette vallée son eau glorieuse, la biographie de saint François, par saint Bonaventure, que m'a donnée le vénérable gardien du mont Olivet. J'en lisais les pieuses histoires et comment le saint triompha des duretés premières de son père, et comment, tout jeune et chevauchant dans cette plaine, il rencontra un lépreux, qui était Jésus-Christ lui-même; — ainsi dans la vieille chanson populaire :

Le pauvre dont ils se moquent
C'est Jésus-Christ déguisé!...

J'y lisais comment il se retira dans la solitude avant de fonder ses trois églises et son Ordre des Frères Mineurs, puis sa visite au Pape Innocent III, d'une politique si habile dans sa naïveté simple. Parmi les miracles du bienheureux, je reprenais sans fin ces récits

surtout où sont rapportées ses relations avec les choses et les bêtes, comment, par exemple, s'adressant au feu, avant une opération de chirurgie où il devait être cautérisé, il disait : « O feu, *mon frère*, Dieu t'a créé pur, beau et utile; sois-moi à cette heure propice et bienfaisant!... » La liste est longue, au cours de ce candide ouvrage, des autres êtres que François d'Assise salua de ce tendre nom de frère dans la simple nature, depuis cet agneau qu'on lui avait apporté à Rome, et qui, laissé par lui à la noble dame Giacoma Settesoli, réveillait sa paresseuse maîtresse avec ses petites cornes, et bêlait pour qu'elle allât à l'office, — jusqu'à ce brochet qui lui fut donné sur le lac Trasimène. Le saint le remit dans l'eau. « Ce poisson, » ajoute saint Bonaventure, « suivait la barque où était son sauveur, comme tout heureux et ravi d'amitié, et il ne voulut s'en aller qu'une fois béni par cet homme de Dieu et congédié par lui. » Des oiseaux près de Venise, une cigale sur un arbre près de Sainte-Marie-des-Anges, un faisan près de Sienne, un faucon sur le Subasio, des loups sur cette même montagne, — tels sont les autres étranges amis de l'apôtre d'Assise. On ferme le petit volume sans avoir l'envie de discuter le plus ou moins

d'authenticité des anecdotes qu'il rapporte. Que signifient-elles, en effet, sinon qu'une personnalité morale s'est révélée ici, — il y a sept cents ans, — d'une grâce si puissante, d'une ferveur si ardente, d'une douceur tellement ineffable qu'il a paru impossible que même les âmes les plus obscures, celles des humbles animaux, n'en subissent pas la domination? Et puis certaines paroles de François nous ont été transmises, très profondes, et qui suffisent à le rendre vivant tout entier, comme celle-ci à ses disciples : « Quoique vous soyez en voyage, vous devez être aussi humbles et modestes que si vous étiez dans votre ermitage ou dans votre cellule. Car, en quelque endroit que nous allions, nous avons toujours notre cellule avec nous. *Notre frère le corps est notre cellule, et l'âme est l'ermite qui y demeure*, pour penser à Dieu et l'adorer. Si une âme religieuse ne demeure pas en paix dans la cellule du corps, les cellules extérieures ne lui seront guère utiles... » N'aurions-nous de lui que cette phrase, nous nous sentirions devant un homme qui eut le génie de la vie mystique, comme un Vinci eut le génie des formes et un Balzac celui de la vie sociale. La maîtrise est là qui se manifeste, comme partout où elle se rencontre, par

cette vertu dominatrice, l'indiscutable sûreté du coup d'œil.

Je me demandais l'autre jour, devant les tableaux du Pérugin et de Bonfigli, pourquoi certaines œuvres d'art demeurent si jeunes et si puissantes, alors que toutes les conditions où elles furent créées ont péri autour d'elles. La même question se pose, plus difficile à résoudre, devant certaines figures de l'histoire qui gardent un pouvoir de séduction sur des esprits entièrement différents d'elles, souvent même sur les adversaires de l'idée qu'elles représentent. Saint François d'Assise est ainsi. Aucun homme ne vécut plus étranger que lui à tout ce qui fait l'orgueil de la société moderne, à cet instinct de critique et d'observation qui aboutit partout à la science et qui tente aujourd'hui de réduire le problème religieux à une analyse grammaticale par l'étude philologique des textes. Aucun saint pourtant n'est demeuré, je ne dis pas plus populaire, mais plus vénéré des orgueilleux d'intelligence, de ceux qui ont fondé, comme M. Renan, le plus fort de leur renommée sur une analyse destructive des croyances mystiques dont vivait le moine. Il n'y a pas là un de ces simples jeux de

dilettantisme auxquels se complait trop le grand artiste qui a écrit autrefois la *Réforme intellectuelle et morale*. Tous nos contemporains qui ont prononcé le nom de François en ont parlé comme M. Renan. Le motif me paraît en être que le saint d'Assise, par delà tous les miracles de sa légende et même dans ses miracles, se manifeste comme ayant pratiqué à un degré suprême les deux principes qui sont l'âme même de tout sentiment religieux : l'acceptation et le renoncement. Gœthe, cet adversaire du moyen âge, si déterminé qu'étant venu dans cette ville d'Assise il n'y voulut voir que les ruines fort médiocres d'un temple de Minerve, — par discipline sans doute et pour ne s'occuper que du monde antique, — le païen Gœthe a écrit dans *Wilhelm* cette phrase profonde : « Toutes les religions n'ont qu'un but : faire accepter l'inévitable à l'homme. » Il dit *accepter* et non *subir*. C'est qu'accepter suppose un amour de cet inévitable, un sentiment, et non pas une simple idée, que cet obscur univers a une signification mystérieuse et bienfaisante. On a beau avoir multiplié les sophismes autour de soi pour abolir cette croyance en une solution humaine du redoutable problème, s'être ingénié à se démontrer que le véritable rôle de

l'homme est la résignation froide en face d'une nature aveugle et sourde, avoir finement ou brutalement raillé les prétentions de notre pauvre personne en regard du vaste *cosmos*, cette attitude n'est qu'une parade. L'âme proteste en nous, quand nous sommes sincères, contre cette orgueilleuse et factice tension de notre volonté. Le besoin subsiste, indestructible, dans les profondeurs de notre sensibilité, que ce monde ait en lui de quoi satisfaire à notre cœur, puisque ce cœur en est issu, et les hommes absolument inoffensifs et purs comme le *Poverello* d'Ombrie, qui ont cru à cette bienfaisance de l'univers, comme ils respiraient, comme ils vivaient, avec l'être de leur être, nous apparaissent à l'état de protestation irréfutable contre le nihilisme dont nous étouffons. Ils deviennent les complices en nous d'une foi qui s'ignore, et qui parfois se cherche en se pleurant. La complaisance avec laquelle nous contemplons leur silhouette morale à travers les âges atteste une nostalgie qui, par elle-même, est une croyance. « Tu ne me chercherais pas, » dit le Sauveur, dans l'admirable *Mystère de Jésus*, « si tu ne me possédais. » Les doctrines de ces fidèles ne nous importent plus, ni leurs préjugés ; c'est leur « moi »

pareil au nôtre dans ses intimes besoins, mais qui atteignit ce que nous désirons tant; oui, c'est ce « moi » fervent et héroïque qui nous réchauffe, du fond de l'abîme impénétrable où il est rentré. Y a-t-il si loin de ce phénomène à cet autre si mystérieux, si mal étudié par l'insuffisante psychologie actuelle, que les vrais croyants appellent la prière?

Il n'est pas sûr qu'en revanche une visite à la patrie même de tels personnages ne comporte pas sinon une désillusion, au moins une mélancolie. Les sentant très vivants auprès de soi, en soi, on souffre que leur effort sur cette terre n'ait pas gardé sa pleine action dans le monde extérieur, que l'œuvre visible où ils ont empreint leur génie ait pu être presque manquée. Pour ma part, j'ai éprouvé de nouveau ce froissement déjà ressenti autrefois, dès mon entrée dans cette église Sainte-Marie-des-Anges, située hors de la ville d'Assise, mais qui enserme la chapelle de la Portioncule, fondée par le saint lui-même. C'est d'abord que l'aspect de cette chapelle primitive est absolument méconnaissable. Puis les moines de l'Ordre préposés à la garde de ces pieux souvenirs, pauvres religieux tout grossiers et un

peu intéressés, ne correspondent guère à ce qu'a dû rêver pour son Ordre le génie si tendre de François. Enfin et surtout, rien n'est resté dans cette église qui donne la sensation réelle de l'homme qui a passé là. Une détestable fresque d'Overbeck où se trahit toute la fausseté de l'art de son école : — le plus lourd des pédantismes n'est-il pas celui de la naïveté volontaire? — une autre fresque du Pérugin outrageusement retouchée, des peintures presque entièrement détruites de Tiberio d'Assise et du Spagna, telles sont les principales œuvres d'art qui décorent ce sanctuaire. Le guide m'a bien montré le jardin des rosiers sans épines dont les feuilles gardent encore, dit la légende, les traces du sang de François qui s'y roula pour dompter une tentation. Mais il était trop tard dans l'année, et pas une rose ne me souriait dans ce huisson, avec un jeune visage de fleur. Je gagnai sous cette impression de tristesse et d'hiver le grand couvent là-haut où je voulais revoir les fresques célèbres de Giotto, et ce couvent l'accrut encore. Il dresse toujours sur son énorme base de maçonnerie ses deux églises superposées, mais il n'appartient plus à l'Ordre du saint, en sorte que malgré leurs admirables peintures les chapelles

donnent une sensation invincible de ruine et d'abandon. Un office s'y célébrait, mais le hasard voulait qu'il fût suivi seulement par quelques pauvres femmes du peuple et des mendiants, tandis que des touristes en grand nombre, attirés comme moi par la beauté du jour, allaient et venaient, le Bædeker ou le Joanne en main, ne voyant que des objets de curiosité dans les voûtes où le peintre ami de Dante a glorifié les vœux de l'Ordre des Franciscains : la Pauvreté, la Chasteté, l'Obéissance. Le saint lui-même, figuré dans sa gloire et entouré de séraphins, apparaît, porté vers Dieu sur un trône et enveloppé dans un froc de splendeur, avec la Croix et le Livre entre ses mains stigmatisées, et il lève au ciel des yeux d'icône byzantine agrandis par l'extase... Qu'ils ne regardent pas la vaste nef, déserte aujourd'hui, ces yeux qui ont tant cru à leur œuvre ! Qu'ils ne soient pas tentés par le doute devant la caducité menaçante d'une des plus nobles tentatives humaines ! Qu'ils ne soient pas troublés, comme je viens de l'être soudain, par le contraste entre le doux paysage d'idylle sacrée, un vrai décor du Vendredi saint de *Parsifal*, resté identique, et la petite ville trop changée ! Les constructions sont bien les mêmes

et la figure visible ; — mais les églises vont se délabrant, le dôme s'écroulant, les pèlerins ont été remplacés par des mendiants qui attendent les voyageurs, et, de ces voyageurs eux-mêmes, combien savent ce que fut vraiment le héros d'amour divin qui naquit et qui mourut sur cette colline, où du moins la dureté des temps n'a pas pu toucher au visage du sol, — ce visage, comme dit tendrement le dur Tacite, qui ne change pas si vite que le cœur d'un homme !

XV

Ancône, le 15 novembre.

La route d'Assise à Ancône tourne et retourne à travers les montagnes, parmi de merveilleuses gorges qui en font presque la rivale par moments de cette autre route, si belle et trop peu célébrée, qui va de Florence à Bologne. Un peu avant d'arriver à la vieille ville du fameux quadrilatère, elle passe par Jesi, où naquit en 1194 l'empereur Frédéric II, pendant un voyage que sa mère Constance d'Aragon faisait pour aller rejoindre le roi Henri VI dans son royaume de Sicile. La surprise de cette naissance dans une bourgade aussi perdue permit plus tard aux adversaires du prince d'incriminer la légitimité de son sang, et le violent Jean de Brienne, son beau-père, alla jusqu'à l'appeler, dans une dispute rapportée par Salimbeni et qui donne une

juste idée des rudesses du temps : « Mauvais diable, fils d'un boucher de Jesi !... » L'imagination encore pleine du *Poverello* d'Assise, comment n'être pas saisi du contraste ? Je songe à l'étrange ironie du sort qui faisait naître ici, à quelques lieues de distance et presque dans l'année où le saint fondait son Ordre, le moins chrétien des princes du moyen âge, le grand adversaire des Papes, ce César à demi mahométan, qui ne crut jamais qu'à ses astrologues, à ses droits impériaux et aux cimenterres de ses Arabes de Lucera ? Cette antithèse fut complète quand les deux hommes se rencontrèrent face à face à Bari. Elle va s'imposer à moi davantage à mesure que j'approcherai de Foggia, qui fut la capitale des Hohenstaufen dans leurs États du Midi. D'avoir seulement aperçu en passant la vieille petite ville me donne un plus vif désir encore de visiter ce qui reste des châteaux construits dans les Pouilles et en Sicile par cet attirant et étrange empereur. J'avais, auparavant, à faire une première visite vers une autre ville où naquit un artiste de génie, également distant des mystiques ardeurs d'un saint François et des ambitieuses énergies d'un Frédéric II. Je veux parler de Recanati et du grand écrivain pessimiste qui

vivait là dans le début de notre siècle, Giacomo Leopardi. Il y composait ces élégies lyriques aujourd'hui célèbres à l'égal des *Nuits* et des *Méditations* : — *l'Amour et la Mort*, *le Passereau solitaire*, *l'Infini*, *le Soir d'un jour de fête*. On raconte que, dans un jour d'enthousiasme, Schleiermacher commença une leçon sur *l'Ethique* par ce cri étrange : « Sacrifions une boucle de cheveux aux mânes de l'illustre et infortuné Spinoza. » Moins romantiquement, mais avec une piété pareille, j'ai voulu sacrifier une de mes journées de route à un pèlerinage vers la maison de ce poète non moins illustre et aussi infortuné que le philosophe de La Haye. Je savais que là du moins la sorte de mélancolie éprouvée dans Assise me serait épargnée et qu'une famille, digne d'avoir donné naissance à un tel homme, a fait du palais où Leopardi a vécu un véritable musée à sa mémoire. Quelle leçon pour nous qui avons laissé démolir la maison de notre Balzac, — cette petite maison que je verrai toujours, si délabrée, si triste, à deux pas des splendeurs de l'avenue Friedland ? La destinée du romancier tenait toute dans cette misère de son petit hôtel : il avait rêvé les triomphes du luxe, ce qu'il appelle dans la confes-

sion de *la Peau de Chagrin*, « les droits régaliens de l'homme de génie, » et il avait abouti, par trente ans de labeur et vingt chefs-d'œuvre, à installer dans le Paris des grandes élégances un pauvre coin de pension Vauquer !

Si le palais où grandit le poète italien est l'objet d'un culte plus pieux que ne le fut jadis la maison ruinée où mourut l'auteur de *la Comédie humaine*, Recanati reste, en revanche, assez difficile d'accès pour décourager les dévots de ce beau génie. Il faut arriver d'abord à la triste Ancône. Je l'appelle ainsi, car c'est la troisième fois que je m'y arrête et la troisième fois qu'elle m'apparaît sous un ciel bas, avec la mélancolie d'un port aux eaux vertes où des vapeurs aux coques rouges revenus du cabotage sur la côte Adriatique débarquent lentement leur cargaison. D'Ancône on doit gagner Lorette par un train d'une fatigante lenteur, quoique la distance soit très courte, et de là prendre une voiture qui en deux heures conduit à ce farouche Recanati. J'admiraïs tout à l'heure l'ironie de certains contrastes. C'en est une et saisissante que celle-ci, qui a placé la patrie du chantre de l'athéisme le plus déses-

péré dans le voisinage de cette Lorette où se montre la maison de la Vierge. Cette maison de Marie fut portée, raconte la légende, de Palestine en Italie par les anges, et elle demeure, avec l'église que l'on a construite autour d'elle, un des sanctuaires les plus vénérés de la piété catholique. Une Notre-Dame de bois noir, sculptée par saint Luc, — c'est toujours la légende qui parle, — rayonne de pierrieres à la lueur des cierges allumés entre les murs nus de cette petite maison. Cette paisible image de la mère du Sauveur, comme habillée, comme emprisonnée d'un scintillement de bijoux, mais avec une si suave expression de son visage modeste sous cette parure, a-t-elle été visitée par le poète? A coup sûr, lorsque, célébrant son appétit du néant dans ses admirables vers sur l'Infini, il s'écrie :

E il naufragar m'è dolce in questo mare,

il ne voyait aucune « étoile du matin », comme disent les litanies, briller sur cette mer sans fond, sur ce vide insondable dans lequel il lui était horrible et doux de se sentir sombrer! Oui, il est impossible qu'il ne soit pas venu ici, attiré, comme tous les méditatifs et les désen-

chantés, par une curiosité à demi moqueuse, à demi envieuse pour la foi des humbles et des simples. Lui qui a dénoncé magnifiquement les cruautés sans appel de la nature toute-puissante qui nous créa pour le chagrin :

*E l'antica natura onnipossente,
Che mi fece all' affanno,*

il a certes contemplé avec jalousie, comme je l'ai fait moi-même, les visages des pauvres femmes agenouillées devant la Madone. Il les voyait réconfortées par le surnaturel parfum de la Rose mystique. Elles trouvaient, elles, dans ce coin de chapelle, le Refuge des pécheurs, la Consolation des affligés, le Secours des chrétiens. Elles sentaient s'épancher dans leur cœur la Source de toute vraie joie, le Vase des extases spirituelles. Elles disaient : « Salut, Marie... » et la Mère très pure, la Mère admirable, la Mère aimable leur souriait. Et puis Leopardi s'en allait sans avoir plié le genou, seul avec ce qu'il appelle quelque part la pensée dominatrice.

Capion diletta d'infiniti affanni,

ajoute-t-il : « Principe adoré de douleurs infi-

nies. » — Il s'en allait par ce chemin que j'ai suivi aujourd'hui et qui, de rampe en rampe et à travers les montagnes, arrive jusqu'à Recanati. La petite cité du moyen âge lui apparaissait, comme elle m'est apparue, sauvage et intacte. Il en aimait et il en maudissait à la fois la tragique solitude, avec cette contradiction intime trop naturelle au poète. Rien ne satisfait jamais pleinement ces âmes complexes, qui, vivant de désir, et se dépensant tout entières dans l'espérance, sentent d'autant plus l'insuffisance des choses qu'elles en ont mieux compris la beauté. Par les étroites rues bordées de maisons anciennes, Leopardi gagnait le palais de sa famille, longue construction en briques rouges, renflée sur sa façade, avec des grilles tordues devant les hautes fenêtres. Un jardin en terrasse se développe sur un des côtés, planté de cyprès et de lauriers. — C'est le symbole naïf de la gloire du sombre poète, que le mélange de ces deux feuillages. — Quelques statues y apparaissent, ayant autour d'elles ce dessin régulier des allées où se plaît le classicisme du goût italien. On gravit le perron, et une impression classique se dégage aussi des bas-reliefs, des bustes et des colonnes du vestibule. Mais de ce côté des Alpes, ce vieux mot de

classique reprend sa pleine, sa haute valeur de noblesse. Il ne signifie plus l'artifice vide et la convention sans sincérité. Dans cette Italie, l'ainée des terres latines, ce qui vient d'autrefois est presque partout remarquable de *grand air*. Les maisons patriciennes y sont souvent délabrées, mais ce délabrement a toujours sa fierté. J'ignore si, du vivant du poète, le palais Leopardi était tenu, comme aujourd'hui, avec le luxe du grand seigneur de petite ville qui garde son rang. Avec ou sans luxe, il dut faire à la jeunesse du poète un cadre de beauté un peu sévère et de grandeur, — les deux caractères qui se retrouvent dans son style d'une facture hautaine et rare. C'est le charme propre à la grande poésie italienne dérivée de Dante que cette simplicité, derrière laquelle se sent l'origine glorieuse de la langue. Certains fragments de Carducci en offrent encore aujourd'hui d'admirables modèles, par exemple le sonnet :

*Passa la nave mia, sola, tra il pianto
De gli alcion, per l'acqua procellosa...*

La qualité des mots où palpité encore la force romaine, la vigueur directe de l'image, le dessin à la fois large et serré de la période,

donnent à cette poésie ce charme du *définitif* qui est la marque vraie du génie latin. Cela est sobre à la fois et grandiose. Cela tient de l'inscription lapidaire et cependant ce n'est ni raide, ni convenu. Quand on approche de ce génie latin dans ses représentants les plus complets, le vieux terme de « goût », dénaturé par la critique conventionnelle, reprend sa véritable signification, et l'on comprend quelles vertus d'intelligence il résume. Il en est d'autres, et de plus touchantes. Celles-là sont les souveraines.

S'il suffisait de grandir dans un vieux palais de style italien pour les avoir, ces vertus-là, toute la péninsule serait peuplée de Dantes, de Ginos, de Pétrarques et de Leopardis. Aussi n'ai-je marqué cette harmonie entre la demeure où grandit ce dernier et son tour d'imagination que pour indiquer, en passant, un de ces cas où se vérifie la loi trop généralisée des milieux. Je l'ai vérifiée de même en visitant, voici tantôt dix années, Combourg et Newstead-Abbey. Il resterait d'ailleurs à expliquer comment, depuis des siècles et sur des milliers d'enfants ou de jeunes gens élevés dans des décors pareils, trois ou quatre seulement ont

manifesté du génie. Quand on creuse ainsi cette théorie des conditions nécessaires à la naissance de l'œuvre d'art, on se heurte toujours à ce phénomène irréductible : la personne, comme en analysant les conditions d'un acte quelconque, on se heurte toujours à cet autre irréductible élément : la responsabilité. Les études de la critique déterministe n'en offrent pas moins un vif intérêt. Si elles ne donnent pas, du talent, une explication totale qui reste impossible, elles en éclairent mieux les parties extérieures et aussi la direction. Pour ce qui est de Leopardi, par exemple, cette visite à son palais, à ce qu'il appelle lui-même « les silences du nid paternel¹ », fait comprendre du coup la nuance si particulièrement intellectuelle de son pessimisme. La bibliothèque où il passa la plus grande partie de sa jeunesse est demeurée telle que son père, le comte Monaldo, l'avait formée. Elle indique si bien quels durent être les soucis de cette jeunesse ! C'est une galerie vaste et haute, distribuée comme en plusieurs cellules garnies de livres. Tous les volumes qui peuvent servir à

¹ *Poi che del patrio nido
I silenzi lasciando ..*

la connaissance approfondie de l'histoire, de la philosophie, de la théologie et des diverses littératures sont réunis sur ces planches. Dans ce merveilleux laboratoire de travail le poète s'emprisonna, docteur Faust de vingt ans, à la fois candide et passionné, méditatif et malade. Il s'enfonça, il s'abîma dans des travaux de philologie et de philosophie dont ses vers furent les distractions. Le portrait qui se voit sur un des murs montre un visage souffreteux et fin, avec une étrange tristesse dans son regard à la fois fatigué et perçant. C'est là, parmi ces vieux volumes aux couvertures de parchemin, que le large fleuve de cette poésie nihiliste a pris sa source. C'est à lire ces livres que le noble de Recanati est parvenu, dès sa vingt-cinquième année et avant d'avoir vécu, à la plus définitive condamnation de l'existence qui ait été formulée dans le siècle de Schopenhauer et de Byron.

L'originalité profonde du pessimisme de Leopardi réside, en effet, dans ce caractère presque impersonnel, qui, par certains côtés et à travers d'innombrables différences, rappelle le phénoménisme de Lucrece. L'un et l'autre, quoique poètes, et grands poètes, ont

été des philosophes dans la pleine vigueur de ce mot, capables d'idée autant que de sentiment, de doctrine autant que d'imagination. Ils ont commencé par des vues générales, et non point, comme Byron lui-même, comme Musset, comme Baudelaire, par une douleur tout individuelle. La réflexion sur leur malheur propre semble ne leur être venue qu'après et comme un corollaire d'une loi d'ensemble appliquée à leur destinée parmi les destinées. De là, chez l'un comme chez l'autre, cette absence d'anecdotes, si l'on peut dire, cette solennité d'accent qui donne à l'élégie sur *l'Amour et la Mort* et au IV^e livre de *la Nature des choses* quelque chose de cosmique et de solennel, la beauté d'une hymne d'une liturgie athée. Chez Leopardi, toutefois, la lassitude moderne domine. Elle ne retentit pas en lui, cette fanfare de révolte libre, que le poète païen entonnait contre les dieux, ivre de voir le ciel vide et la mort réduite aux placidités d'un sommeil sans rêves. C'est que, parmi ces livres du solitaire de Recanati et à côté de ceux qui lui ont enseigné l'universelle vanité des choses, il y en avait d'autres, les chrétiens, qui parlaient d'un Père céleste, d'une vie éternelle, d'une suprême justice

dans la suprême bonté. Leopardi a cru à ceux-là, ne fût-ce qu'un jour, quoique dès lors et au seuil de son adolescence, comme il le raconte dans le *Soir de fête*, la misère de tout lui fût rendue si sensible par les moindres impressions ! Même la chanson d'un paysan en marche sur la route lui serrait le cœur à l'entendre diminuer et diminuer encore par l'éloignement.

... *Ed alla tarda notte*
Un canto che s'udia per li sentieri
Lontanando morire a poco a poco,
Già similmente mi stringeva il core...

Il sentait la vie passer comme ce passant, l'heure joyeuse s'en aller comme cette chanson. Mais son père était bon catholique, sa courageuse mère était pieuse, ses deux précepteurs étaient prêtres, et l'un, le bon jésuite Giuseppe Torres, lui demeura toujours cher. Il a donc cru, et profondément. Bien que les plaintes nostalgiques de Rolla n'éclatent jamais dans ses poèmes, la croyance d'autrefois se devine à la douleur que lui infligent ses certitudes actuelles. Entre l'athéisme d'un païen comme Lucrèce et l'athéisme d'un chrétien désabusé comme Leopardi, il y a un abîme. C'est la différence entre la solitude d'un en-

fant trouvé et celle d'un orphelin qui a perdu son père. Seulement, cette tristesse du poète des Marches est une tristesse sans remords. La pureté de sa vie se reconnaît à ce signe qui le met à part dans la tribu coupable de ses frères, les grands désolés du siècle. Les paysages dessinés dans le fond de ses rêveries ne s'animent que de formes pures. Presque tous furent entrevus par les fenêtres de ce cabinet d'études, on le devine, et qu'à aucun d'eux ne s'associent le ressouvenir et le dégoût d'un Idéal profané. Même le chaste Vigny n'est pas pur de cette pureté-la, ni si tendre. Comme dans la légende de saint François, que je lisais en allant vers Assise, les personnages avec qui le poète nihiliste s'entretient le plus volontiers sont des êtres de nature : un passereau, un genêt, une constellation. Avec quelle mélancolie il a parlé de ces belles étoiles de l'Ourse, qu'il contemplait, « scintillantes sur le jardin de son père ! » Avec quelle éloquence il célèbre la mort heureuse des oiseaux : « Toi, mon passereau solitaire, arrivé au soir — de la vie que t'auront marquée les astres, — confiant dans le sort, — tu ne te pleureras pas !... » Comme il décrit avec amour ce flexible genêt au pied du Vésuve, qui orne de ses branches parfu-

mées les campagnes désolées, les laves convulsées des anciennes éruptions et le sol fumeux de la solfatare ! Qui a pu gravir le dangereux volcan, du côté encore intact, celui qui regarde Pompéi, sans admirer ces souples arbustes, aussi hauts que des hommes, et l'or de leurs grappes brillant sur le noir brillant du sable ? Comme le poète, en quelques mots, a su dessiner ce paysage et la grâce de ces dernières touffes fleuries sur cette cendre ! « Maintenant tout à l'entour — une seule ruine s'étend, — où tu te tiens, gracieuse fleur, et comme — par pitié pour ces misères, au ciel — tu lances un arôme si doux — qu'il console le désert. » Ainsi tous les deux, le saint et l'athée aboutissent à une sorte de respect en vieux devant l'innocence de la vie inconsciente. Mais le saint envie cette innocence, et le poète, lui, aspire à cette inconscience.

Dans cette bibliothèque il est impossible, si on a lu Leopardi et si on l'a aimé, de ne pas subir l'assaut de ces rêveries et d'autres parvies. Une vitrine contient les reliques du grand écrivain pieusement conservées. Tous ses manuscrits sont là, depuis ses premiers devoirs d'écolier jusqu'à ses plus fameux poèmes. Ce culte de tous les objets touchés par ses

main me rappelle encore les amères sensations que j'éprouvais, il y a onze ans, à suivre la vente des papiers de Balzac. Ses manuscrits s'en allaient au caprice des enchères sans que le ministre d'alors, c'était l'abominable Jules Ferry, si j'ai bonne mémoire, eût eu seulement l'idée d'en faire acheter un seul au compte de l'État. Ni la patrie, ni la famille n'étaient représentées dans cette salle de la rue Drouot. Sans la noble ferveur d'un étranger, auquel les lettrés français doivent une impérissable reconnaissance, M. de Lovenjoul, qui a disputé ces feuilles aux marchands, une par une, où seraient aujourd'hui ces reliques, plus précieuses pour nous que bien des chartes et que bien des traités, car elles racontent le labeur du génie ? Les simples corrections de ces étonnantes épreuves où le maître s'acharnait ne nous font-elles pas assister à l'enfantement du chef-d'œuvre ? Au contraire, devant ce petit musée de Recanati, devant cette petite bibliothèque composée par Mlle Pauline Leopardi des moindres ouvrages où il est parlé de son frère, devant ces chambres respectées que me montrait un serviteur qui, tout enfant, avait connu le poète, j'ai ressenti une reconnaissance émue pour ce bel et rare exemple. Il y a dans toute personne

humaine qui a pu un jour faire œuvre de beauté un je ne sais quoi de sacré qui justifie et qui commande cette dévotion posthume. Quand elle manque, un peuple et des parents sont également coupables. Peut-être les petites cités sont-elles plus propices à une telle piété que le vaste et tumultueux Paris, et les vieilles familles plus aptes que les modernes si vite dispersées et renouvelées. Peut-être aussi l'affection désintéressée d'une sœur s'y satisfait-elle plus qu'aucune autre. Toujours est-il que cette visite à la maison du mélancolique écrivain se termine sur cette impression très douce que l'Amour, quoi qu'il en ait dit, est plus fort que la Mort. S'ils sont nés comme il l'a dit encore, à la même heure, cet Amour porte l'invincible désir en lui de vaincre sa funeste rivale, et il l'a vaincue ici, dans ce vieux palais où le poète est encore si présent que l'on croit l'entendre marcher et soupirer les vers adorables de ses *Ricordanze*. — « ... Hélas ! Nérine, dans mon cœur règne — l'ancien amour. Si vers la fête encore une fois, — si vers les réunions je marche, dans moi-même, au fond, — je dis : O Nérine, aux assemblées, aux fêtes, — tu ne te pares plus, tu ne marches plus. — Il revient, le mois de mai, et ses

branches vertes, et ses chansons — vont rappelant les amants près des amants. — Je dis : Ma Nérine, pour toi ne revient — le printemps jamais plus, jamais plus l'amour. — A chaque jour serein et à chaque fleurissante — plage que j'admire, à chaque joie que j'éprouve, — je dis : Nérine désormais n'a plus de joie. Les plaines, — l'air, elle ne les voit plus. — Hélas ! tu passas, *éternel Soupir à moi*, tu passas, et je n'ai plus — de toutes mes imaginations si belles, de tous — mes tendres sentiments, des tristes et chers mouvements du cœur, — que le souvenir amer. »